

droit vous aurez ici le choix si vous voulez vous établir, et je ferai tous mes efforts pour contribuer à votre bonheur. Je suis votre bon papa Merjai. »

Cédons la parole au jeune amoureux pour mieux dépeindre la consternation dans laquelle le jeta cette missive paternelle : « Je commençai de maudire le funeste moment où j'eus la bêtise de faire part à mon père de ma découverte. J'aurais voulu pour tout l'or de Mannheim que le diable Belzebut seroit entré dans ma chambre et qu'il m'aurait jetté en bas des escaliers pour me casser les bras et les jambes les bras pour ne plus écrire et les jambes pour m'empêcher d'aller à la poste pour y affranchir la maudite lettre qui me procura une réponse où j'entrevis un million d'obstacles je pris de rage la fatale plume qui avoit servi à ma bêtise et je l'écrasai en mille pièces et je tombai comme mort de rage sur ma chaise où je restai immobile pendant plus d'une bonne demie heure enfin revenu à moi je pris la résolution de ne plus écrire de telles choses mais je me mordai (sic) les doigts pour la raison que j'en avois trop dit. » Finalement il résolut de feindre dans sa première lettre à son père d'avoir découvert une intrigue amoureuse de Charlotte et de ne plus penser à elle.

Le 30 mars, la jeune fille réitéra à son amant la promesse de son père de lui procurer une place au service de Charles-Théodore et l'engagea à accepter l'invitation de ce prince de se rendre à Munich. Merjai lui répondit qu'il pouvait rester à Mannheim certainement encore pendant tout le mois d'avril, peut-être pendant une partie du mois de mai. Il ne put fermer l'œil de toute la nuit par suite de ses réflexions amères : la bourse qui lui était réservée à Louvain allait devenir bientôt vacante, alors qu'il se sentait une grande aversion pour l'étude du droit et pour cette ville, il songea à hâter les démarches qu'il avait déjà faites à Metz pour entrer au service de France. Le lendemain, 31. 3. 1783, Merjai expédia une nouvelle lettre à son père pour le prier de le laisser encore quelques mois à Mannheim, puisqu'il « n'avait pas de goût » ni pour Luxembourg ni pour Louvain, « remplie d'une jeunesse sans mœurs ni religion. » Néanmoins il se ferait un plaisir « d'aller à Louvain, si son père réussissait » à lui procurer une pension pour y étudier la médecine.

Pour éviter à Charlotte le chagrin que lui avait causé la première lettre qu'il avait expédiée à son père, Merjai montra la réponse à son ami Lejay qui lui conseilla de l'expédier telle quelle. Tombé dans une mélancolie extrême, il négligeait complètement ses études, sa santé était délabrée, alors que Lejay lui recommandait toujours d'obtenir le consentement de son père afin qu'il pût rester dans le Palatinat. Naturellement Charlotte partageait la tristesse de son amant. Une lettre que F.-X. Merjai expédia de Luxembourg le 10. 4. 1783 ne donna aucune consolation aux deux amoureux : non seulement le père pria son fils de revenir pour la St-Jean, mais il lui expliqua également qu'il n'avait pas les moyens de lui payer une pension pendant 3 ou 4 ans à l'université de Louvain « pour étudier une science qui a beaucoup

